

DES NOUVELLES DU LIVRE POUR LA JEUNESSE

Élizabeth Vlieghe
Collège Boris Vian, Lille
IUFM Nord – Pas-de-Calais

J'ai découvert Robert Cormier en lisant *La guerre des chocolats*, roman qui lui valut plusieurs prix mais également une « mise à l'index ». Comme il arrive souvent quand on découvre un auteur et qu'on l'apprécie, j'ai guetté dès lors chaque parution et n'en ait « loupé » aucune... Cela a duré vingt ans ! Voilà un moment que je me promettais de présenter l'ensemble de son œuvre telle qu'elle est publiée en France à L'École des loisirs (Collection Médium, sauf un roman) et ce d'autant plus que l'écrivain américain, qui fut d'abord journaliste, est décédé en novembre 2000, à l'âge de soixante-quinze ans.

C'est sans doute la parution en France, à titre posthume, de trois ouvrages qui a ravivé ce projet... Peut-être ne seront-ils pas les derniers puisque d'autres romans de R. Cormier, dont certains autobiographiques, demeurent non traduits à ce jour...

Commencer un roman de Robert Cormier, signifie souvent ne plus le lâcher avant la fin même si c'est également la plupart du temps recevoir un coup de poing en pleine figure !

Ses intrigues fortes et complexes n'ont rien à envier à son style très travaillé, qui suggère plus qu'il ne dit, traduisant l'émotion autant qu'il la suscite : autant d'invitations à la relecture.

Les héros de Cormier sont la plupart du temps des adolescents (beaucoup de garçons) confrontés à la violence qui est en chacun de nous : la leur, celle des autres... Cormier refusait l'idée d'une fin heureuse qui irait de soi et serait un droit imprescriptible des personnages et des lecteurs ! Celle-ci se mérite, doit se

« provoquer », ce que nombre de dilemmes mis en scène dans ses romans illustrent : ses personnages ont le choix de se soumettre ou de résister ; ceux qui intimident, abusent de leur autorité, persécutent, se vengent, manipulent... ne rencontrent souvent que passivité... Constat terrible qui fait de Cormier une sorte de moraliste qui s'adresse à l'intelligence du lecteur plus qu'à une catégorie particulière (jeunes ou adultes) et dont les personnages hantent durablement le lecteur.

Cependant, les sujets forts, la construction parfois très sophistiquée des intrigues, véritables puzzles, à la chronologie perturbée et aux narrations multiples, nécessitent une maturité et des capacités de lecture qu'on trouvera essentiellement chez les collégiens les plus âgés et chez lycéens. Ce sont tous ces aspects fictionnels et narratifs qu'une lecture en réseau permettra de mettre en valeur, dans leurs ressemblances et leurs divergences. On pourra également relever les nombreuses récurrences au niveau des lieux ou des noms de personnages et s'interroger sur leur signification.

Je présenterai les titres (douze, dont trois ne figurant plus au catalogue de l'éditeur) par ordre de publication en France, qui correspond à quelques exceptions près et avec des décalages, à celui des États-Unis.

La guerre des chocolats, 1984 et Après la guerre des chocolats, 1986.
Traduction : Michèle Poslaniec.

Belle alliance de mots que ce titre ! Ne nous y trompons pas, c'est le premier terme qui indique la teneur du livre ! J'ai eu l'occasion de présenter ces deux livres dans le cadre d'un réseau « Bandes d'adolescents » proposé à des élèves de quatrième et de troisième¹. Le premier titre figure d'ailleurs dans la liste de littérature de jeunesse 3^e. Il a donc échappé à la censure qui le menaçait, ici (qu'on se souvienne des « listes noires » élaborées par certaines bibliothèques à la fin des années quatre-vingt !) comme aux États-Unis... Depuis, les frontières ont reculé et de nombreux sujets tabous ont été abordés en littérature de jeunesse, même si les situations décrites par Cormier restent extrêmement violentes aujourd'hui encore.

Jerry Renault est un élève solitaire qui vient d'arriver dans la célèbre école de Trinity en Nouvelle-Angleterre. Sa mère vient de mourir, son père travaille de nuit. Le jeune garçon représente une « cible » idéale pour Archie Costello, chef d'une organisation secrète (connue de tous !) : les Vigiles. Aidé de ses lieutenants, Obie, Carter et Janza, tout dévoués à ses ordres, le caïd de quatrième année intimide et manipule tous les élèves, surtout les nouveaux. Cette année-là, il collabore même avec frère Léon, un professeur pervers, corrompu et cupide, assoiffé de pouvoir. Comme son ami Goubert, alias, « Cacahuète », Jerry doit accomplir « une tâche », imposée par les Vigiles, à savoir refuser de vendre des chocolats au profit de l'école. Mais le délai imposé dépassé, il refuse réellement de vendre les boîtes et fait des émules... Les conséquences pour lui seront terribles. Rejeté, banni, harcelé, Jerry

1. Il s'agit du numéro 11 de la revue, *Du brouillon au texte*, daté de Novembre 1989. Par ailleurs, on pourra consulter l'interview de R. Cormier réalisée par la rédaction de La Revue des livres pour enfants (n°109, Été 1986), dans laquelle il s'exprime à propos des quatre premiers titres présentés ici ainsi que sur la façon dont il imagine et rédige ses récits.

sera littéralement « exécuté » par Janza lors d'un combat de boxe truqué et ne devra son salut qu'à l'arrivée des adultes.

Le lecteur retrouve la plupart des personnages, ainsi que d'autres, dans la suite qui développe les mêmes thèmes. Jerry panse ses blessures physiques et morales au Canada, la vie continue à Trinity. Obie tombe amoureux de Laurie et s'éloigne peu à peu des Vigiles, Carter également, alors que d'autres comme Bunting ou Janza rêvent de succéder à Archie Costello. Les tensions sont vives et l'atmosphère tout aussi pesante, voire insoutenable que dans le premier tome. Cacahuète vit dans le remords permanent de n'avoir pas aidé son ami, David Caroni, excellent élève, est tellement persécuté par frère Léon, devenu directeur, qu'il finira par se suicider. Laurie est violemment agressée par les Vigiles. Fou de douleur et de colère, Obie concocte alors une terrible vengeance dont Ray Bannister et la guillotine qu'il a construite seront les instruments. Il comprendra enfin que le pouvoir d'Archie se nourrit de leur soumission à tous, notamment de la sienne. Mais la relève est assurée et ce pourrait être bien pire ! Seul Jerry Renault, revenu du Canada, qui se laisse une nouvelle fois « tabasser » par Janza, semble décidé à revenir à Trinity pour résister, mais à quel prix ?

Deux livres qui poussent très loin la réflexion sur la manipulation, le pouvoir et ses abus.

Je suis le fromage, 1985. Traduction : Michèle Poslaniec.

Adam Fermier roule sans fin sur sa bicyclette, emportant un paquet pour son père. Le récit à la première personne de ce voyage est entrecoupé d'entretiens ou plutôt d'interrogatoires visant à faire resurgir le passé du garçon, qui revient par bribes, à la troisième personne. Le voile se déchire progressivement : Adam a deux identités, son père, journaliste qui a fait son devoir de citoyen en livrant des informations compromettantes pour certains, a mis sa vie et celle de sa famille en péril. Surveillés, protégés, traqués, ils fuient et se cachent jusqu'au jour où ils sont « éliminés ». Leur fils a survécu mais il est « au secret », sans doute pour raison d'état ! Devenu fou de douleur, il attend que les autorités statuent sur son sort...

Un livre difficile, à la construction complexe, distillant peu à peu la vérité, qui fait froid dans le dos.

Ce titre et les deux suivants ne figurent plus au catalogue de l'éditeur.

Après la première mort, 1985. Traduction : Michèle Poslaniec.

Ce texte, malheureusement épuisé, est pourtant d'une brûlante actualité puisqu'il traite de terrorisme et de prise d'otages...

Durant vingt quatre heures se déroule un huis-clos au sein duquel chaque personnage sera tour à tour manipulateur et manipulé... Un car transportant de jeunes enfants est bloqué sur un pont par quatre terroristes qui veulent obtenir le démantèlement d'une agence secrète du gouvernement. Kate, la jeune conductrice du véhicule, finira par affronter courageusement, jusqu'à la mort, le jeune terroriste Miro ; ce dernier, âgé de seize ans seulement, obéit aveuglément à son chef Artkin dont l'idéal est meurtrier. Face à eux, le général responsable de l'agence secrète

n'hésite pas à faire de son propre fils, Ben, un messager innocent dont le rôle sera, à son insu, de piéger les terroristes...

Le lecteur assiste impuissant à un engrenage terrible que les personnages eux-mêmes ne maîtrisent pas : chacun d'entre eux apprend à mieux se connaître ainsi que les autres mais certains, dont Ben, ne peuvent accepter ce qu'ils ont découvert...

Cormier réinterroge toutes les valeurs : courage, patriotisme, innocence,... dans un texte à la chronologie bouleversée mais dont la fin tragique est suggérée dès le début, y compris dans le titre.

L'éclipse, 1989. Donatella Saulnier.

C'est le seul vrai récit fantastique imaginé par l'auteur et le plus épais, ce qui justifiait sa parution dans la collection « Majeur », aujourd'hui disparue.

Le thème en est celui de l'utilisation des pouvoirs liés au don d'invisibilité... Le jeune Paul découvre à l'âge de 13 ans qu'il possède un don transmis par son oncle Adélard : ce dernier le nomme « l'éclipse » et lui révèle qu'il se transmet d'oncle en neveu. En ces temps difficiles, c'est la crise de 1929 aux États-Unis, ce jeune fils d'ouvrier canadien immigré, connaît d'abord l'exaltation ; mais le don l'amène à découvrir ce que tous ignorent et lui permet d'accomplir une vengeance qui fait de lui un meurtrier. Hanté par la mort de son jeune frère dont il se sent responsable et n'oubliant pas qu'il est un assassin, il croit se racheter en transmettant le don à Ozzie, le fils secret de sa jeune sœur Rose. Mais ce dernier, véritablement dédoublé, ne sait utiliser le pouvoir qu'à des fins destructrices obligeant son oncle à le supprimer.

Paul est devenu un écrivain célèbre, il est mort à 44 ans : « L'éclipse » est un manuscrit envoyé des années plus tard à son agent littéraire ; cette dernière s'arrange pour que Susan, sa stagiaire, par ailleurs cousine de Paul qu'elle n'a jamais connu, lise le texte. Chacune essaie de se persuader qu'il s'agit d'une fiction et l'hésitation subsiste jusqu'au bout comme dans une sorte de mise en abyme.

Comme d'habitude, une construction complexe, récit dans le récit, pour raconter les affres dans lesquels un adolescent se retrouve face à un pouvoir qu'il n'a pas choisi mais dont l'utilisation volontaire le consume petit à petit

Quand les cloches ne sonnent plus, 1992. Traduction : Yvonne Noizet.

Faisant partie de la liste 5/4^e, c'est le seul titre de l'auteur publié dans la collection « Neuf » qui vise un public plus jeune. C'est un roman au ton un peu différent, dans lequel la religion tient une place plus importante que dans les autres et dont l'héroïne est une fille, ce qui est rare chez Cormier.

Les parents de Darcy Webster déménagent sans arrêt : à onze ans, elle se montre timide et souffre de n'avoir pas d'amis. Or cet été-là, elle rencontre, une jeune fille incroyable, rebelle et espiègle, qui vient d'arriver comme elle à Frenchtown. Kathleen Mary devient sa meilleure amie, bien que catholique et irlandaise alors que Darcy est protestante et yankee.

Fascinée par son amie, Darcy s'épanouit et grandit. Mais c'est la guerre en Europe et son père est parti combattre. Les cloches des églises ne sonnent plus dans le Massachusetts. Un jour, Kathleen Mary disparaît brutalement, juste après avoir aspergé Darcy d'eau bénite en la déclarant catholique ! Sans compter l'annonce de la

disparition du père, près du front, en Europe. Darcy ne comprend pas pourquoi son amie l'a abandonnée alors qu'elle avait promis l'inverse. Désespérée par tout cela, elle s'interroge sur elle-même, la vie, la religion, le monde, le rôle de la prière et se demande si les miracles existent... Finalement, peut-être que oui : son père est vivant, il a été blessé et il revient juste pour Noël. Entre temps, Darcy a tout à la fois perdu et retrouvé Kathleen en apprenant sa mort tragique et en recevant un cadeau de sa part. Darcy a définitivement quitté son enfance...

La balle est dans ton camp, 1993. Traduction : Christelle Bécant.

La vie n'est pas facile pour le jeune Henry Cassavant, dans un contexte familial marqué par la pauvreté et surtout le chagrin de ses parents, lié à la mort de son frère Eddie. Henry, tant pour se distraire que pour gagner de l'argent, travaille chez l'épicier Hairston, dont il est loin de soupçonner la perversité, même s'il n'ignore pas que celui-ci maltraite sa fille, par exemple. Nouveau dans le quartier, Henry se lie d'amitié avec M. Levine, un rescapé des camps de concentration qui met toute son énergie à reconstituer en miniature le village de son enfance. Naïvement, Henry se confie à l'épicier : il évoque son souhait d'ériger, pour son frère, une pierre tombale composée d'une batte et d'une balle de base-ball car Eddie adorait ce sport ; il lui raconte également ses rencontres avec le vieil homme et les activités de ce dernier. L'épicier lui propose soudain un horrible marché : la destruction du village contre l'achat de la pierre tombale et la promesse d'une intervention pour que sa mère obtienne un emploi mieux rétribué ! Henry subit alors un odieux chantage et connaît les affres de l'indécision... Voulant résister tout en étant tenté, Henry détruit par accident le village et se sauve, épouvanté. L'épicier, prêt à le récompenser, lui avoue alors les raisons de sa demande : briser son innocence, le corrompre. Henry trouve en lui les ressources nécessaires pour refuser les cadeaux et démissionne. Malgré le remords, il est fier de cette résistance. M. Levine s'est remis au travail et il va lui dire au revoir car ses parents ont décidé de retourner à Frenchtown affronter le passé.

On retrouve avec ce roman, facile à lire même si le propos est dur, les thèmes familiers de l'auteur sur le machiavélisme et le sadisme de certains êtres humains, l'innocence des autres, sur le choix du bien ou du mal²...

En pleine nuit, 1996. Traduction : Éric Lindor Fall.

La famille de Denny déménage sans arrêt pour échapper au harcèlement dont le père John Paul Colbert est la victime depuis vingt cinq ans. À l'âge de seize ans, il était en effet portier d'un cinéma qui a pris feu le jour d'Halloween faisant vingt-deux morts et de nombreux blessés parmi les enfants présents. Bien que lavé de tout soupçon, John Paul assume depuis tout ce temps une culpabilité qui lui fait accepter lettres et coups de téléphone anonymes sans se plaindre. Denny, son fils, a seize ans lui aussi : il supporte de moins en moins cette vie et de ne pas pouvoir répondre au téléphone par exemple. Une nuit, il brave l'interdit, ne se doutant pas qu'il permet ainsi à une implacable vengeance de trouver son couronnement. Fasciné, il se laisse

2. Une étude de cet ouvrage est proposée dans L'École des Lettres n°11, 1994/1995.

prendre au piège de la voix féminine qui l'appelle régulièrement et dont il est tombé amoureux : il rencontre enfin cette « Lulu » qui le charme et l'envoûte... C'est pour découvrir une femme gravement handicapée, ne survivant que pour se venger depuis qu'elle « est morte » à onze ans lors de la tragédie du « Globe » dont elle fait porter l'entière responsabilité à John Paul ! Elle s'apprête à tuer Denny pour faire souffrir son père. Mais Dave, son frère qu'elle domine et subjugue depuis toujours, met in extremis un terme à cette complicité vengeresse... La fin du livre montre à quel point les effets dévastateurs de la vengeance s'exercent encore sur le jeune homme.

Une histoire dense, dont la construction n'est pas simple, plusieurs voix narratives, des retours en arrière, et qui va loin dans l'analyse psychologique des personnages tout en maintenant un important suspense.

De la tendresse, 1999. Traduction : Frédérique Pressmann.

Trois personnages et trois voix narratives se croisent dans ce roman, qui, à l'instar du précédent, illustre les qualités d'écriture et d'analyse de l'auteur : psychologie fouillée, angoisse distillée, suspense quasi insoutenable...

Lorie est âgée de quinze ans, sa vie n'est guère facile. Orpheline de père, elle vit avec une mère qui change souvent de travail comme de compagnon et s'adonne à l'alcool. Fragile, naïve, Lori a pris l'habitude de fuguer, toujours en quête d'amour à donner ou à recevoir, victime d'obsessions fulgurantes, telles la bouche d'un chanteur de rock ou le visage d'un jeune homme aperçu à la télévision. C'est ainsi qu'elle se met en tête de retrouver Eric Poole qui va être libéré le jour de ses dix huit ans : il a été incarcéré pour le double meurtre de sa mère et de son beau-père, mais bénéficie de circonstances atténuantes en raison des sévices qui lui ont été infligés. Lorie est persuadée qu'elle a déjà rencontré Eric auparavant et même qu'il lui a sauvé la vie. Elle ignore qu'Eric est malade : dangereux psychopathe, il a déjà tué plusieurs jeunes femmes brunes pour lesquelles il éprouve de la tendresse lorsqu'il les étouffe ; il compte bien continuer sa carrière de tueur en série : il a tout manigancé pour cela y compris se maltraiter lui-même !!! Seul le vieil inspecteur Jake Proctor soupçonne Eric mais il n'a aucune preuve et ne peut que surveiller ses moindres faits et gestes. Ils sont donc deux à « traquer » Eric Poole... Parvenant à ses fins, Lorie va passer quarante huit heures avec ce dernier bousculant ses projets et suscitant en lui des sentiments et des réactions entièrement nouveaux et déconcertants.

Malgré sa ténacité, Jake Proctor ne permettra pas à Lorie d'échapper à son tragique destin, mais cette fois-ci Eric n'est pas le meurtrier : monstrueux certes mais frappé d'humanité pour la première fois de sa vie.

Des portraits admirables qui dévoilent toutes les facettes de « l'âme » humaine.

Les héros, 2001. Traduction Hélène Misserly.

Francis Joseph Cassavant prévient d'emblée le lecteur : il cache son visage car celui-ci est atrocement mutilé, emporté par une grenade. La seconde guerre mondiale vient de se terminer, Francis rentre incognito à Frenchtown, le quartier français de Monument, qu'il a quitté brutalement en 1943 pour s'engager sur le front français alors qu'il n'avait que quinze ans ! En fait, il vient renouer avec son passé et tenter de réparer les blessures anciennes en se vengeant... Un retour en arrière permet de

découvrir ce qui a tant bouleversé le jeune homme au point de chercher à mourir : Francis fréquentait un centre éducatif animé par Larry LaSalle, directeur charismatique qu'il admirait ; il y retrouvait Nicole Renard, dont il était secrètement amoureux. Larry est l'un des premiers à s'engager lors de l'attaque de Pearl Harbor et revient un an plus tard décoré, auréolé de gloire et encore plus adulé. Il organise une fête privée à laquelle Nicole et Francis sont conviés et commet l'irréparable en abusant de la jeune fille. Rongé par la culpabilité d'avoir laissé Nicole seule avec Larry alors qu'elle l'avait supplié de rester et de l'avoir trahie en n'intervenant pas, Francis falsifie son extrait de naissance et s'engage, tirant ainsi définitivement un trait sur son enfance...

Décidé à tuer Larry, il le rencontre et comprend qu'il ne sera pas capable d'accomplir ce geste ; ce dernier, mutilé également, vit replié sur lui-même, prêt à se suicider. Francis retrouve alors Nicole, qui s'est réfugiée dans une autre ville : rien ne sera plus comme avant, elle tente, de son côté, de retrouver un équilibre et lui suggère d'écrire pour guérir.

Encore un texte très fort et très sombre : les héros ne sont pas tels qu'on les imagine et portent leur part d'ombre. Les vrais héros, eux, sont méconnus de tous. La vengeance ne permet pas la rédemption. Il faut trouver la force en soi de continuer à vivre. La fin, très ouverte, ne dit pas si Francis y parviendra...

À la brocante du cœur, 2002. Traduction : Hélène Misserly.

C'est pour moi le plus terrible des romans de Cormier ! C'est le dernier texte qu'il a écrit sans avoir eu le temps de le retravailler (ainsi que l'explique sa femme dans la préface) et donc également publié à titre posthume aux États Unis.

« Donnez-nous un coupable ! » dit en substance le sénateur Gibbons au policier Trent après la découverte du corps d'Alice, sept ans. Elle fréquentait la même classe que son petit-fils, la ville de Monument est bouleversée et les élections ne sont jamais loin ! Trent, qui végète dans le Vermont, y voit une occasion de progresser dans la carrière. Sa réputation d'interrogateur hors pair, capable de faire avouer n'importe quel coupable, est loin d'être usurpée... On lui « confie » donc le jeune Jason, douze ans, le dernier à avoir vu la petite fille vivante : il a fait un puzzle avec elle. Timide, solitaire, marginalisé à cause de sa sensibilité, très droit, Jason accepte volontiers de coopérer au nom de la justice. Commence alors un huis clos éprouvant, dévoilant le machiavélisme du policier qui, d'un innocent fabrique un coupable ! Cependant, cette fois-ci le policier est allé trop loin et de piègeur se retrouve piégé, car pendant qu'il recueille les aveux de Jason, ceux qui ont toujours cru en son innocence, notamment Sarah Downes, découvrent le vrai coupable ! Mais Cormier sait que « Désespérer de quelqu'un, c'est le désespérer » comme l'affirmait le philosophe Emmanuel Mounier. Contrairement à ce que veut croire Trent, Jason ne sortira pas indemne de cette manipulation : le lecteur reçoit alors en pleine figure cette deuxième chute qui illustre la maxime précédente : Jason va devenir ce que Trent a fait de lui...

Un dernier roman terrible qui brasse tous les thèmes développés dans les livres précédents.

Huit + une, 2004. Traduction : Sophie Chérier.

Ce recueil de nouvelles fut publié du vivant de Cormier aux États-Unis, bien longtemps après leur première parution dans des magazines. Pour le lecteur français, il s'agit, comme le titre précédent, d'une publication à titre posthume. Outre le fait qu'il s'agisse de nouvelles, dont le ton est plus nostalgique que noir, et qu'elles sont en partie d'inspiration autobiographiques, l'intérêt du recueil réside également dans le fait que chaque histoire est précédée de commentaires de l'auteur visant à expliciter ses sources d'inspiration et sa manière d'écrire. Ces avant-propos, y compris celui qui chapeaute le recueil, contribuent donc à éclairer la personnalité de Cormier et à nous rendre plus proches l'homme comme l'écrivain.

Ces neuf nouvelles se situent toujours dans l'univers familial de Cormier, celui où il a toujours vécu et qu'il met si souvent en scène dans ses romans (même s'il le rebaptise) : le quartier des « Canuks » (les Canadiens français) de Leominster dans le Massachusetts...

La famille est constamment au centre de ces récits, tous rédigés à la première personne : que ce soit au temps de la Grande Dépression ou durant les années soixante-dix, le narrateur est tour à tour un père ou un fils qui laissent libre cours à leurs sentiments et à leurs émotions. Les pères analysent leurs relations avec leurs enfants, se rendant compte qu'ils ne savent pas dire leur amour, qu'ils acceptent mal de les voir grandir, qu'ils ont mal jugé la future belle-fille ou qu'ils envient tout à coup le vieux copain qui plaque tout pour suivre une très jeune femme... Les fils observent leurs parents, leurs frères, leur grand-mère, leurs amis, sur lesquels ils portent un regard parfois interrogateur ou perplexe mais toujours tolérant et aimant. Car ces textes révèlent un Cormier plein de compassion pour ses personnages, plus soucieux de restituer exactement les sentiments éprouvés que les événements eux-mêmes.